

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 2)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2)
Téléph. : CENTRAL 80-62

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

L'ARMÉE D'ORIENT Qu'attend-on ?

Une offensive heureuse se développe sur notre front. Nous applaudissons sans réserve aux efforts de nos soldats pour libérer le territoire. Mais l'exploit de ce qui se passe en Russie ne nous permet pas d'écarter que le résultat d'une seule bataille victorieuse mette un terme à la guerre. Sur un front plus étroit, sur la Meuse ou sur le Rhin, l'ennemi pourra sans doute résister pendant des semaines ou des mois. Or, pendant ce temps, les événements se précipitent sur le théâtre oriental. Notre diplomatie inféodée à la Grèce, dont le roi ne nous a pourtant jamais caché ses sentiments germanophiles, n'a rien su prévoir des événements qui se préparent. Elle a laissé passer l'heure en Grèce, en Bulgarie, en Turquie, en Roumanie. Elle a cru naïvement que l'attraction irrésistible associerait les peuples à notre cause. Elle n'a su prévoir ni agir. Elle a manqué d'intelligence d'adversité d'énergie ensuite. A l'heure actuelle, une seule chose peut réparer ces erreurs. L'envoi sur le théâtre oriental d'une force suffisante pour peser dans la balance des événements militaires qui se préparent. Le but, c'est un gouvernement à la fois, l'effort, c'est à lui de le mesurer. Il peut le faire avec toute la discrétion qu'il voudra. Mais il s'est engagé aux yeux du monde entier à agir le jour où il a nommé un général en chef de l'armée d'Orient. Il se donnerait un démenti sanglant, en laissant à l'heure actuelle ce général attendre sans armée, qu'il soit trop tard pour agir utilement. Les Allemands sont à la frontière serbe. Les Turcs tiennent à Gallipoli. Qu'ils se rejoignent et c'est non seulement Constantinople sauvée, mais l'avance russe en Arménie, les progrès anglais sur Bagdad, enfin le canal de

Qui donc songeait à Charleroi ?

par le Général PERCIN

Dans une étude, remarquablement écrite, sur les premières batailles de la présente guerre, étude publiée par le Temps du 24 septembre 1914, un des représentants les plus autorisés de l'Etat-major français, un officier général qui s'honore d'être l'élève de Niox, des Langlois, des Maillart, des Bonnal, expose, qu'au début, nos armées étaient disposées face au nord-est, de Belfort à Mézières; notre ambition étant de régler le conflit sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine, si souvent visités par les élèves de notre école supérieure de guerre. Et il s'écrit lyriquement : « La terre promise ! Qui de nous eût douté alors que nous marchions vers elle ? Qui de nous songeait à d'autres combats que ceux qui s'engageraient en terre Lorraine, pour la délivrance de notre Alsace, de nos Vosges et de notre Lorraine ? Qui donc songeait à Charleroi ? » La Censure, ayant laissé passer la question, voudra bien, je l'espère, laisser passer la réponse. La liste est longue. Dieu merci ! des auteurs français, belges et allemands qui avaient prédit non seulement la violation de la neutralité belge, mais encore l'invasion allemande par la rive gauche de la Meuse. Notre Etat-major était donc prévenu. S'il ne songeait pas à Charleroi, c'est qu'il savait que les Allemands avaient besoin de trente corps d'armée au moins, pour étendre aussi loin leur front de combat, et qu'il attribuait à nos voisins l'intention de nous attaquer avec vingt et un corps d'armée actifs seulement. Or l'armée allemande de premier choc comprenait, ainsi que nous l'a appris le communiqué officiel du 4 décembre 1914, 34 corps d'armée, dont 21 actifs et 13 de réserve, soit environ deux millions d'hommes, auxquels nous n'avons pu opposer que 21 corps d'armée, soit environ treize cent mille hommes. Nos ennemis étaient donc, vis à vis de nous, un et demi contre un. Et com-

LES DEMI-MINISTRES

L'idée lancée par notre directeur fait son chemin. Du Parlement elle passe dans la Presse. Nous donnons l'autre jour l'opinion du sénateur Charles Humbert. Ce matin, dans l'Humanité, M. Comper-Morel reprend la question, sous le titre : Modifications urgentes. On trouvera ci-dessous la reproduction intégrale de son article. Dans une réponse qu'il adresse au Bonnet Rouge, au sujet des sous-secrétaires d'Etat, M. Charles Humbert demande que ces derniers jouissent enfin de toute l'autorité et de toute l'indépendance qui leur sont nécessaires pour mener à bien la mission dont ils ont été investis. Nous sommes absolument de son avis. Quand le Parlement a décidé d'adjoindre des collaborateurs au ministre de la Guerre, il les veut parce que la tâche qui incombait à celui-ci était tellement vaste et lourde, qu'il lui semblait impossible de laisser à des directeurs irresponsables, attachés à des systèmes particuliers, défenseurs de méthodes surannées, faisant corps avec un bureaucratie routinière et recroquevillée, le soin de présider à une action et à un contrôle intensifiés. Ce que le Parlement entendit en constituant des sous-secrétaires d'Etat au ministère de la Guerre, ce fut de diviser le travail dans ce ministère de telle façon qu'une organisation sérieuse, rationnelle et méthodique des services, avec à leur tête des hommes nouveaux, disposant de toute leur liberté, n'appartenant à aucune façon aux cadres du personnel et directement responsables devant lui, soit réellement et effectivement possible. Cette autonomie, faite d'autorité, d'indépendance et de liberté, nos sous-secrétaires d'Etat ne l'ont point. Et quand on la leur aura accordée, il sera utile que les efforts effectués dans chacun des sous-secrétariats ne soient pas ignorés des autres. Le ministre de la Guerre devra être l'organe de liaison et de coordination dont l'impulsion ne devra cesser de se faire sentir dans les directions d'ordre général qu'il lui appartient de donner aux ministères à l'aviation, à l'intendance, au service de santé et au sous-secrétariat aux armées dont la création devient de plus en plus, comme je le démontrerais, une impérieuse nécessité, si nous voulons maintenir le bon état moral de nos troupes. Espérons que le Conseil des ministres comprendra, dans l'intérêt de la défense nationale, l'urgence des modifications demandées.

Le Drame Balkanique La Bulgarie ne sait toujours pas sur quel pied danser

NOUVELLE DECLARATION DE M. RADOSLAVOFF
Sofia, 27 septembre. — M. Radoslavoff, au cours d'une conférence qu'il a eue hier avec les ministres d'Angleterre et de Russie, a dit que la mobilisation bulgare n'était pas dirigée contre la Serbie, mais qu'elle était faite seulement dans le but de faciliter la tâche diplomatique pour amener un règlement satisfaisant des intérêts de la Bulgarie. LA MISSION VON DER GOLTZ PARAIT DECOURAGEE
Londres, 28 septembre. — On mande de Rome au Daily Telegraph que les officiers et de ci-loyens de fait, hier, à Bucarest, une manifestation anti-allemande; les bureaux du journal germanophile Segra ont été saccagés. Le maréchal von der Goltz paraît être arrivé à Bucarest, venant de Constantinople. Il est accompagné de cinq officiers allemands. Il est reparti peu après pour Berlin. Avant leur départ, les officiers ont déclaré que les Allemands n'avaient plus rien à faire en Turquie. Suivant des nouvelles de Nisch, le roi de Serbie, complètement guéri, a inspecté le front. Une même source on annonce que dix avions allemands ont été abattus dans la région de la frontière autrichienne et qu'ils ont été saisis. Les avions autrichiens ont été capturés par les avions allemands. La présence de quelques troupes autrichiennes, mais d'aucunes troupes allemandes.

LES HOSTILITES AUSTRO-SERBES

Nisch, 26 septembre (emis le 28). — Dans la nuit du 23 au 24, sur le front de la Drina, l'ennemi ouvrit un violent feu d'infanterie et de mitrailleuses contre nos détachements dans la douane de Ratcha, et sous la protection de ce feu tenta de franchir la rivière à l'aide de deux grandes barques. Les nôtres arrêtèrent cette tentative. L'ennemi tenta également de franchir la Drina au nord du confluent du Raav, vers Vichegrad; cette tentative faite par deux détachements ennemis sous la protection d'un feu nourri d'infanterie et d'artillerie échoua également.

Pour sauver le nouveau Jean Valjean GRACE POUR ETCHEVERRY !

Signez la Pétition du "Bonnet Rouge"

Au bagne, Etcheverry ? C'est impossible. Il y a des gestes qui sont incompatibles avec les sentiments de justice et les principes d'équité du peuple français. Celui qui consiste à enchaîner ce nouveau Jean Valjean au milieu des forçats est de ceux-là. Nous avions lancé un appel vibrant à tous les hommes de cœur pour leur demander, sans distinction de partis et d'opinions, de protester, avec nous, contre la condamnation d'Etcheverry. Voici les premières réponses :

M. JEAN FINOT
Notre distingué confrère, M. Jean Finot, directeur de la Revue, nous a envoyé son adhésion par une dépêche concise en ces termes : « Je vous félicite chaleureusement pour votre noble initiative. Prière de joindre mon nom à la pétition Etcheverry. »

M. ALFRED NAQUET
Dès la publication de notre premier article, M. Alfred Naquet, le vieux vétérinaire républicain nous a adressé cette belle lettre : « Je prie le Bonnet Rouge de joindre mon nom à ceux des personnes qui élèvent la voix en faveur d'Etcheverry. En demandant que celui-ci soit versé dans l'armée et mis en mesure de compléter sa réhabilitation si noblement commencée, je demande à M. Poincaré, non la grâce de l'ex-forcé, mais celle de la République française qui serait méritée par un homme qui, en dépit des assurances données par un Consul de France et de la splendide attitude d'Etcheverry, ce courageux citoyen était ramené au bagne. Monsieur le Président, monsieur le Ministre de la Justice, monsieur le ministre de la Guerre, grâce pour la République ! grâce pour la France ! »

M. CHARLES BERNARD
Député
Du fougueux député de Montmartre, ces lignes indignées : « Je ne veux pas savoir ce qu'a fait Etcheverry pour aller au bagne, d'autant que nous ceux qui le méritent n'y sont pas ; mais retenez seulement son geste si français, si crâne et qui suffit à mes yeux pour le réhabiliter. Comment ! c'est sur la foi des traités, et avec un certificat qui n'est pas dans une main, que l'on a contracté un engagement dans la légion étrangère, et parce qu'une lâche dénonciation anonyme le démasque, au lieu de n'en tenir aucun compte, on lui ouvre à deux battants les portes de la prison ! Ah ! qui que je suis avec vous quand vous demandez la grâce de cet honorable bagnard, coupable, peut-être, d'avoir fait la peau de quelque bourgeois, mais qui veut aujourd'hui, dans ce fleuve de sang, y laisser la sienne ! »

« A l'heure actuelle, une seule chose peut réparer ces erreurs. L'envoi sur le théâtre oriental d'une force suffisante pour peser dans la balance des événements militaires qui se préparent. Le but, c'est un gouvernement à la fois, l'effort, c'est à lui de le mesurer. Il peut le faire avec toute la discrétion qu'il voudra. Mais il s'est engagé aux yeux du monde entier à agir le jour où il a nommé un général en chef de l'armée d'Orient. Il se donnerait un démenti sanglant, en laissant à l'heure actuelle ce général attendre sans armée, qu'il soit trop tard pour agir utilement. Les Allemands sont à la frontière serbe. Les Turcs tiennent à Gallipoli. Qu'ils se rejoignent et c'est non seulement Constantinople sauvée, mais l'avance russe en Arménie, les progrès anglais sur Bagdad, enfin le canal de

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES
En Artois, nous avons, dans la soirée et pendant la nuit, gagné du terrain de proche en proche vers les crêtes à l'Est et au Sud-Est de Souchez. En Champagne, les Allemands résistent sur leurs positions de repli protégées par des réseaux de fil de fer étendus et diversifiés. Nous avons réalisé quelques nouveaux progrès vers la cote 185 à l'Ouest de la ferme Navars et vers « la Justice » au Nord de Massiges. En Argonne, les attaques obstinées menées hier par l'ennemi avec six à huit bataillons contre nos tranchées de première ligne de « la Fille morte » et de Dolancé ont abouti à un sérieux échec. Les contre-attaques exécutées par nous au cours de la nuit nous ont permis d'épuiser les fantassins allemands de presque tous les points où ils avaient pu pénétrer ; le terrain devant nos tranchées est couvert de cadavres ennemis. Nuit relativement calme sur le reste du front.

Notre Offensive

EN ARTOIS
D'après le Bulletin de trois heures, nous avons maintenu nos gains ; celui de la nuit nous apprend que la situation est restée sans changement. Il faut conclure que sur ces points notre offensive marque un temps d'arrêt. L'ennemi, cependant, n'a pas prononcé de contre-attaques sérieuses contre nos nouvelles lignes. Sur le bassin houiller, le front brillant que décrit maintenant un arc dissymétrique de grande courbure ayant pour corde la ligne droite qui relie Givemilly-Lès-La Bassée et la région d'Angres. Le convoi de cet arc a pour tangente la route de Lens à La Bassée, au Levant d'Hulluch. Cette route n'est pas précisément au pouvoir de nos alliés ; placée cependant sous le feu des batteries britanniques, elle est absolument inutilisable pour l'ennemi. Les carrières du nord-ouest d'Hulluch sont ouvertes sur le flanc ouest d'une rive orientée nord-sud depuis Haimes jus- qu'aux abords septentrionaux de Loos. Hulluch et la route de La Bassée se trouvent à 40 mètres en contre-bas de cette aménité. Lorsque nos alliés tiendront entièrement ce pli de terrain, leurs positions domineront la vaste plaine au milieu de laquelle se dresse Douai. Nous avons dit, à maintes reprises, que les sièges d'extrême 15 et 15 bis des mines de Lens, de construction toute récente, constituent une véritable redoute. Nos alliés tiennent cette petite forteresse. Nul doute qu'elle ne constitue pour eux, non seulement une sérieuse base de résistance, mais encore un point d'appui offensif extrêmement précieux pour l'avenir des opérations sur la zone terriblement organisée du bassin houiller. Sur notre propre front, depuis Sillezy jusqu'à la route nationale d'Aras à Lille, notre situation est excellente. Sur la plus grande partie du front, nos troupes tiennent maintenant les points hauts. A leurs pieds s'étend, mollement ondulée, la grande plaine de Douai. L'ennemi est actuellement mepacé par les

Un belligérant qui ne risque rien

LES INCONVENANTES MÉTAPHORES DE MAURRAS
Pourquoi dit-on toujours, quand on parle des néo-royalistes de l'Action française, que c'est Léon Daudet qui est le pire de la bande ? C'est manquer d'équité. Les « papiers » de Charles Maurras, son compère, fourmillent, eux aussi, de trouvailles cocasses, d'un comique d'autant plus divertissant qu'il est plus involontaire. Au reste, depuis les frères Zengano, les Bohémiens n'ont plus fourni aux cirques leurs « méros » les plus réjouissants ? Dites-nous, par exemple, si Léon Daudet, même armé des œuvres de Léon Bloy, dont il s'inspire avec si peu de discrétion, aurait été fichu de trouver une réponse qui vaille celle que vient de nous asséner son camarade ? Voici la découverte de Maurras, pris dans ses propres mensonges que nous relevons, il se dispense de se défendre, parce que, déclare-t-il, si ne nous reconnaît pas la qualité de belligérants. Belligérants ! N'insistons pas trop sur l'indépendance de ce vocable militaire employé par un civil, parlant à d'autres civils, à un moment où, à cent kilomètres de Paris, des belligérants véritables meurent sous les balles ou les obus. Ces métaphores guerrières, appliquées à la vie politique et à la presse, sont relativement bénignes, étaient jadis fort appréciées dans les milieux réactionnaires dont Maurras exploite la crédulité et la candeur. On parlait de « bataille » électorale ; elle consistait, pour les amis politiques de Maurras, à verser de l'eau-de-vie à des Bretons jusqu'à ce qu'ils fussent assez saouls pour voter en faveur de leur châtelaïn. On parlait de « combat

M. Biard contre la Classe ouvrière

Comment la liberté de conscience est respectée dans les nombreuses succursales de la Maison Biard
Comme toutes les âmes pieuses et serviles, M. Biard n'aime pas le syndicalisme. Il suffit d'agiter le « spectre rouge » pour épouvanter ce fantôme clérical. Oubliant complètement que la plupart des consommateurs qui fréquentent les établissements Biard appartiennent à la classe ouvrière, ce suppôt de la Compagnie de Jésus ne néglige aucune occasion de manifester son antipathie à l'égard des organisations syndicales. Nous avons déjà montré que la liberté de pensée était proscrite de la maison Biard, et qu'en raison de la bigoterie affichée par les dirigeants de cette entreprise, le personnel était tenu — pour ne pas être chassé — de faire montre de sentiments religieux et de manger du poisson le vendredi. Ce n'est pas tout. M. Biard éprouve une sainte horreur des journaux républicains. M. Biard prétend interdire à ses employés la lecture, dans ses établissements, des journaux dont les directeurs ne sont pas bien pensants. Quand il effectue ses tournées, en compagnie de sa femme, dans ses 70 succursales, ce Quinquès des assommoirs inspecte avec soin les journaux qui sont lus par les gérants. « Ne lisez pas — pleurniche-t-il — Le Radical ou l'Humanité. Avec des journaux pareils, le peuple s'empoisonne. » Et, doucement, mielleusement, d'une voix sucrée, il ajoute : « Achez plutôt La Croix ! » M. BIARD CONTRE LE SYNDICAT DES GARÇONS LIMONADIERS
Un jour, M. Biard faillit avoir une attaque d'apoplexie. On lui avait appris que le Syndicat des Garçons limonadiers faisait une enquête sur ses établissements. « Un syndicat qui s'écrite-t-il, désespéré — un syndicat qui ose fouiller son nez dans mes affaires ! Qu'est-ce que l'on attend pour dissoudre la C. G. T. ! » Sa fureur augmenta lorsqu'il apprit que cette organisation ouvrière avait été saisie d'une plainte de la part d'un grand nombre de ses employés. Ces derniers, mécontents d'être mal nourris et mal payés, ne dissimulaient plus leur colère.

Les Communiqués Anglais

Au nord-ouest d'Hulluch, nous avons repoussé plusieurs contre-attaques et infligé de lourdes pertes à l'ennemi. A l'est de Loos, notre offensive progresse. Nos prises s'élèvent maintenant à cinquante-trois officiers, 2.800 hommes, 18 canons et 32 mitrailleuses. L'ennemi a abandonné un matériel considérable qui n'a pu encore être dénombré. Londres, 28 septembre. — Communiqué du maréchal French
Le 27 septembre, à dix heures du soir, au nord-ouest de Hulluch, nous avons repoussé plusieurs contre-attaques et infligé à l'ennemi de lourdes pertes. A l'est de Loos, notre offensive progresse. Nos prises s'élèvent à 53 officiers, 2.800 soldats, 18 canons et 32 mitrailleuses. L'ennemi a abandonné une quantité considérable de matériel qui n'a pas encore été classé.

Un belligérant qui ne risque rien

LES INCONVENANTES MÉTAPHORES DE MAURRAS
Pourquoi dit-on toujours, quand on parle des néo-royalistes de l'Action française, que c'est Léon Daudet qui est le pire de la bande ? C'est manquer d'équité. Les « papiers » de Charles Maurras, son compère, fourmillent, eux aussi, de trouvailles cocasses, d'un comique d'autant plus divertissant qu'il est plus involontaire. Au reste, depuis les frères Zengano, les Bohémiens n'ont plus fourni aux cirques leurs « méros » les plus réjouissants ? Dites-nous, par exemple, si Léon Daudet, même armé des œuvres de Léon Bloy, dont il s'inspire avec si peu de discrétion, aurait été fichu de trouver une réponse qui vaille celle que vient de nous asséner son camarade ? Voici la découverte de Maurras, pris dans ses propres mensonges que nous relevons, il se dispense de se défendre, parce que, déclare-t-il, si ne nous reconnaît pas la qualité de belligérants. Belligérants ! N'insistons pas trop sur l'indépendance de ce vocable militaire employé par un civil, parlant à d'autres civils, à un moment où, à cent kilomètres de Paris, des belligérants véritables meurent sous les balles ou les obus. Ces métaphores guerrières, appliquées à la vie politique et à la presse, sont relativement bénignes, étaient jadis fort appréciées dans les milieux réactionnaires dont Maurras exploite la crédulité et la candeur. On parlait de « bataille » électorale ; elle consistait, pour les amis politiques de Maurras, à verser de l'eau-de-vie à des Bretons jusqu'à ce qu'ils fussent assez saouls pour voter en faveur de leur châtelaïn. On parlait de « combat

M. Biard contre la Classe ouvrière

Comment la liberté de conscience est respectée dans les nombreuses succursales de la Maison Biard
Comme toutes les âmes pieuses et serviles, M. Biard n'aime pas le syndicalisme. Il suffit d'agiter le « spectre rouge » pour épouvanter ce fantôme clérical. Oubliant complètement que la plupart des consommateurs qui fréquentent les établissements Biard appartiennent à la classe ouvrière, ce suppôt de la Compagnie de Jésus ne néglige aucune occasion de manifester son antipathie à l'égard des organisations syndicales. Nous avons déjà montré que la liberté de pensée était proscrite de la maison Biard, et qu'en raison de la bigoterie affichée par les dirigeants de cette entreprise, le personnel était tenu — pour ne pas être chassé — de faire montre de sentiments religieux et de manger du poisson le vendredi. Ce n'est pas tout. M. Biard éprouve une sainte horreur des journaux républicains. M. Biard prétend interdire à ses employés la lecture, dans ses établissements, des journaux dont les directeurs ne sont pas bien pensants. Quand il effectue ses tournées, en compagnie de sa femme, dans ses 70 succursales, ce Quinquès des assommoirs inspecte avec soin les journaux qui sont lus par les gérants. « Ne lisez pas — pleurniche-t-il — Le Radical ou l'Humanité. Avec des journaux pareils, le peuple s'empoisonne. » Et, doucement, mielleusement, d'une voix sucrée, il ajoute : « Achez plutôt La Croix ! » M. BIARD CONTRE LE SYNDICAT DES GARÇONS LIMONADIERS
Un jour, M. Biard faillit avoir une attaque d'apoplexie. On lui avait appris que le Syndicat des Garçons limonadiers faisait une enquête sur ses établissements. « Un syndicat qui s'écrite-t-il, désespéré — un syndicat qui ose fouiller son nez dans mes affaires ! Qu'est-ce que l'on attend pour dissoudre la C. G. T. ! » Sa fureur augmenta lorsqu'il apprit que cette organisation ouvrière avait été saisie d'une plainte de la part d'un grand nombre de ses employés. Ces derniers, mécontents d'être mal nourris et mal payés, ne dissimulaient plus leur colère.

Un belligérant qui ne risque rien

LES INCONVENANTES MÉTAPHORES DE MAURRAS
Pourquoi dit-on toujours, quand on parle des néo-royalistes de l'Action française, que c'est Léon Daudet qui est le pire de la bande ? C'est manquer d'équité. Les « papiers » de Charles Maurras, son compère, fourmillent, eux aussi, de trouvailles cocasses, d'un comique d'autant plus divertissant qu'il est plus involontaire. Au reste, depuis les frères Zengano, les Bohémiens n'ont plus fourni aux cirques leurs « méros » les plus réjouissants ? Dites-nous, par exemple, si Léon Daudet, même armé des œuvres de Léon Bloy, dont il s'inspire avec si peu de discrétion, aurait été fichu de trouver une réponse qui vaille celle que vient de nous asséner son camarade ? Voici la découverte de Maurras, pris dans ses propres mensonges que nous relevons, il se dispense de se défendre, parce que, déclare-t-il, si ne nous reconnaît pas la qualité de belligérants. Belligérants ! N'insistons pas trop sur l'indépendance de ce vocable militaire employé par un civil, parlant à d'autres civils, à un moment où, à cent kilomètres de Paris, des belligérants véritables meurent sous les balles ou les obus. Ces métaphores guerrières, appliquées à la vie politique et à la presse, sont relativement bénignes, étaient jadis fort appréciées dans les milieux réactionnaires dont Maurras exploite la crédulité et la candeur. On parlait de « bataille » électorale ; elle consistait, pour les amis politiques de Maurras, à verser de l'eau-de-vie à des Bretons jusqu'à ce qu'ils fussent assez saouls pour voter en faveur de leur châtelaïn. On parlait de « combat

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

LES INCONVENANTES MÉTAPHORES DE MAURRAS

M. BIARD CONTRE LE SYNDICAT DES GARÇONS LIMONADIERS

LES CARACTÉRISTIQUES DU COUPLE BIARD

